

La montagne que je me proposais de gravir était composée d'une masse irrégulière de collines superposées comme les gradins d'un immense amphithéâtre. Elle était couverte de bois épais, à l'exception du pic de granit qui en couronnait le sommet, et des ravins profonds où les pluies se réunissant en torrens écumeux entraînent tout ce qui résiste à leur passage. Il y avait aussi à une certaine élévation quelques petits espaces découverts sur la pente sud de la montagne; c'était là que les fermiers menaient paître leur bétail; en suivant un chemin raboteux pratiqué dans la forêt. Au-dessus règne un désert aride, vaste panorama qui domine toute la contrée, mais qui n'attire qu'un très-petit nombre de voyageurs et de curieux.

Le soleil, qui venait de se lever, resta quelque temps encore caché à l'orient de la chaîne dont les hardis contours se dessinaient sur un ciel pur et lumineux. Il n'y avait pas un nuage à l'horizon; mais seulement quelques légères vapeurs déroulaient leurs masses floconneuses dans l'air tiède du matin.

Je traversai les champs voisins du village, et m'enfonçai dans la forêt par un sentier étroit et raboteux, bordé de taillis touffus, et couvert d'un vaste dais de branches entrelacées. Aucun être humain ne s'offrait à mes yeux. Les écorceils sautillaient de branche en branche, et me regardaient avec étonnement. Le hibou, du fond de son arbre creux, poussait un cri lugubre en se voyant troublé dans son empire solitaire. La héchasse et le coq de bruyère agitaient leurs ailes bruissantes et s'envolaient à dix ou vingt pas plus loin. Le renard se tapissait derrière les touffes de buissons; tandis que les cris de la grive, lents et solennels, venaient interrompre par intervalles le profond silence du désert. Quelquefois aussi le hurlement lointain des loups, le grognement des ours dans leur bauge invisible, ou le clappissement d'un aigle perché audessus de ma tête ajoutaient à ce cri monotone leurs discordantes notes. J'étais ému, mais non effrayé. Les daims ne se montraient pas encore.

La journée n'était pas très-avancée; je résolus de poursuivre mon exploration. Traversant de nouveau le ravin, je trouvai la pente de plus en plus escarpée et raboteuse. La forêt de grands chênes, de hêtres et d'érables, qui couvrait la lisière et le milieu de la montagne, disparaissait maintenant, et l'on ne voyait plus que des roches efflanquées et saillantes, couronnées d'épaisses touffes de pins, de bouleaux et de petits sapins. Je me frayai une route en hésitant plus d'une fois, comme le marin qui va côtoyant de promontoire en promontoire. A cette grande élévation, aucun animal, aucun oiseau ne s'offrait à moi; les arbres, à mesure que j'avancais, n'étaient plus que des arbustes nains. Le sol, stérile et rocailleux, finissait par ne plus rien présenter qui ressemblât à de la végétation, si ce n'est quelques gramens desséchés et des touffes de mousse jaune. J'atteignis enfin le point culminant de la chaîne, et je pus m'asseoir contre un bloc de granit grisâtre, qui s'élevait au milieu de ce petit plateau.

Quel magnifique panorama se déroula alors à mes pieds! C'était l'une des plus brillantes journées de la belle saison. La limpidité transparente de l'air laissait distinguer toutes les nuances du paysage. J'arrêtai d'abord les yeux sur la vaste montagne avec ses collines amoncelées, ses rians vallons et ses forêts sourcilieuses aux mille teintes de verdure. J'apercevais distinctement le petit hamcau d'où j'étais parti le matin. Au-delà, le pays était entrecoupé de vallées profondes, où l'on découvrait quelques

carrés de terres cultivées; les ruisseaux qui s'égarèrent en serpentant reluisaient comme des filets d'argent au milieu des masses ténébreuses de la forêt, et bien loin à l'occident, la large et brillante nappe du lac Champlain se déroulait du nord au sud aussi loin que l'œil pouvait atteindre. A l'extrémité de l'horizon, au-delà du lac, se détachaient les crêtes onduleuses des monts Shawangunk, revêtus d'un brouillard bleuâtre.

Emu de la grandeur de cette scène, j'étais depuis quelque temps plongé dans la contemplation, quand le déclin du soleil m'avertit de regagner mon gîte. Comme je descendais le pic, je fus étonné d'apercevoir un léger nuage blanc, qui commençait à se dessiner dans la partie supérieure de la montagne. Avec plus d'attention, je le vis dérouler rapidement, se condenser, se rembrunir et voguer directement vers moi. Je me hâtai de descendre; mais comme j'atteignais la région boisée, le nuage m'avait déjà devancé, et le flanc tout entier de la montagne se trouva enveloppé d'une épaisse vapeur. En deux minutes j'eus complètement perdu ma route; on ne pouvait rien voir à dix pas; tout ce qui me restait à faire fut de marcher à tâtons à travers les touffes des buissons, et de suivre machinalement une trouée, que je pris d'abord pour un chemin, mais qui n'était au fond que le lit d'un torrent qui devait aboutir à quelque précipice. Je voulus retourner sur mes pas, mais le brouillard s'épaississait de plus en plus, et je ne fis que m'égarer davantage; il me fut bientôt impossible de m'apercevoir si je descendais à l'orient ou à l'occident de la montagne. Je gravissais toutes les roches saillantes que je rencontrais, espérant distinguer quelque signe connu qui me guidât dans ce labyrinthe; peine inutile.

Ma situation devenait critique, j'étais pour le moins menacé de passer la nuit là où la fatigue suspendrait ma marche. J'étais légèrement vêtu, et une nuit sur les rochers ne laisse pas que d'être froide; je me sentais d'ailleurs un appétit que l'air vif de cette région élevée ne tendait qu'à augmenter. « Hélas! me disais-je, autant que je puis le prévoir, s'il y a quelqu'un qui soupe aujourd'hui, ce ne sera pas moi, et si je m'endors, je me réveillerai sans doute dans les embrassements d'un ours. » Triste perspective! Je résolus néanmoins de pousser plus avant, espérant que le nuage se dissiperait, mais je fus complètement déçu dans mon attente. L'horizon se rembrunissait davantage, et çà et là les étoiles commençaient à scintiller. Je compris qu'il fallait renoncer à tout espoir de retour et choisir quelque retraite propice pour y reposer jusqu'au matin. Je songeai d'abord à grimper sur un arbre pour me garantir des bêtes sauvages, mais le vent froid qui commençait à souffler me conseillait un gîte plus confortable. Je découvris enfin une crevasse étroite, assez profonde pour m'abriter, et dont les parois étaient tapissées d'une mousse verte et épaisse qui abonde sur toutes les parties de ces montagnes.

A l'aide de mon fusil, je réussis à allumer un amas de feuilles sèches et de branches de pins; la brillante colonne de flammes qui s'éleva de ce foyer à travers le brouillard me rassura contre la visite que je redoutais le plus. Le soleil était couché, la teinte sombre du crépuscule augmentait, et la lune, apparaissant un peu au-dessus de l'horizon occidental, ne jetait que par intervalles une clarté douteuse. Cependant à mesure que la brise fraîchissait, le brouillard semblait se dissiper et je fus étonné de voir se former autour du disque lunaire une aurole de vapeurs